



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

EURIPIDE

(Grèce)

(-480 ; -406)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées.**

Bonne lecture !

Il naquit à Salamine vers 485. Le peu que l'on sait de ses origines, de sa vie et de sa mort repose sur des légendes souvent malveillantes qu'il faut prendre avec circonspection car il fut la cible privilégiée des poètes comiques.

Il est assuré cependant que sa famille était assez aisée pour lui avoir fait donner une éducation conforme à l'idéal du temps : athlétisme, littérature, art des joutes oratoires et des raisonnements philosophiques, musique et peinture. Ami de Socrate, il fréquenta aussi les sages et les savants qui furent la parure de l'Athènes classique, Anaxagore, Protagoras, d'autres encore qui pour être aujourd'hui oubliés n'en furent pas moins brillants.

Marié apparemment sans bonheur, il eut trois enfants. Il n'exerça aucune magistrature officielle et vécut quelque peu à l'écart de ses concitoyens.

Il se consacra à la poésie et au théâtre, écrivant alors qu'Athènes était affaiblie par les guerres et connaissait une décadence, les différentes classes sociales commençant à contester les traditions, les lois, les institutions, la morale, hérités des anciens âges.

Durant une carrière d'un demi-siècle, il aurait composé quatre-vingt-douze tragédies, ainsi qu'un drame satyrique, "*Le cyclope*". De cet ensemble, dix-huit pièces, dont la datation est en partie incertaine, ont été conservées. Du reste de l'œuvre, nous ne possédons que des fragments. Il ne remporta que quatre victoires dans les concours dramatiques.

"Alceste"
(-438)

Tragédie

Fille de Pelias, belle et vertueuse épouse d'Admète, elle consent à mourir à sa place, mais est sauvée par Héraclès qui l'arrache des Enfers.

Commentaire

Alceste est le parangon de l'affection conjugale.

Le sujet a aussi inspiré Quinault (tragédie lyrique sur une musique de Lully, 1674) et Glück.

"Médée"
(-431)

Tragédie

À Colchis, la magicienne orientale Médée, sous l'influence des déesses Héra et Aphrodite, est tombée amoureuse de Jason, l'a aidé à conquérir la Toison d'Or, trahissant alors son père et tuant son frère, l'a épousé et l'a suivi à Corinthe avec ses enfants. Au bout de quelques années, le roi de Corinthe, Créon, offre à Jason de lui succéder et de devenir son gendre en épousant Créüse. Vaniteux, faible, n'aimant plus Médée et se montrant ingrat, Jason accepte sa proposition, tandis que Médée feint de s'effacer et envoie à sa rivale une tunique comme présent de noces. Mais la tunique est empoisonnée : Créüse meurt, et le roi, son père, ne lui survit pas. Couronnant son oeuvre de haine, étouffant tout instinct maternel, Médée égorge ses propres enfants puis, enlevée par un char ailé, elle est transportée à Athènes où elle épouse le roi Égée.

Commentaire

Médée était, avant Euripide, figée dans un appareil mythologique un peu simpliste (la sorcière, les philtres, le sang) qui occultait le drame humain qu'elle traverse. Elle avait le destin, entouré d'un parfum de soufre, d'une femme en proie à une jalousie barbare et infanticide, qui incarnait la

transgression absolue, littéralement l'Innommable. Mais Euripide, s'il montre clairement l'étendue de ses crimes, nous invite aussi à la comprendre. Cependant, c'est difficile, car le personnage, qui est plus multiple que le bloc de fureur sanguinaire, que la passion vitriolique qu'on évoque généralement, reste mystérieux.

Est-elle folle? non, c'est une femme abandonnée et trahie qu'un époux ingrat condamne à l'exil, et qui, criminelle par amour, pousse sa logique jusqu'à l'excès, qui assume la responsabilité de ses actes au lieu de subir sa destinée. Euripide évacuant les dieux comme instruments de la fatalité, elle est à la source de ses actes, c'est d'elle-même qu'elle exerce des ravages sur elle-même et sur ceux qui l'entourent, en accomplissant sa propre nature, celle d'une créature aux émotions débridées, tout en doutant, en hésitant. Ce doute exprime sa liberté et sa sensibilité.

Est-elle criminelle ou innocente? C'est cela qui est intéressant dans son cas : chercher ce qu'il y a d'innocent chez cette grande coupable qui, héroïne presque sophocléenne par son caractère inflexible et déterminé, est de ces êtres qui sont davantage condamnés à la violence que violents a priori.

Sa vraie fatalité est d'être une femme. Et cela Euripide le met bien en lumière. Par exemple, par les interventions du chœur qui la critique mais se montre compatissant à son égard ; par les paroles de Médée elle-même qui proclame : *«Je suis une femme, je suis faite pour le malheur»*. Elle le crie en son nom et au nom des autres femmes. Cette infanticide est donc aussi une incarnation de l'éternel féminin dont l'amour maternel est puissant : en tuant ses enfants, c'est elle-même qu'elle tue. Elle est la grande figure mythologique de la belle-mère, mais son histoire se termine dans un bain de sang.

Cela fait de sa pièce, qui suit un principe de progression linéaire, l'une des plus pathétiques d'Euripide. Mais la tragédie devait aussi être considérée en son temps comme celle de tout être humain dont la passion submerge la raison. On peut aussi y voir une tragédie sociale où la victime est une étrangère.

En 2011, à Montréal, la pièce fut mise en scène par Caroline Binet au Théâtre Denise-Pelletier.

Médée. Le nom à la fois fascine et fait horreur tant la violence qui lui est associée est hors du commun. Injustement répudiée par son époux, cette femme est animée d'une telle fureur qu'elle en vient à commettre le plus abominable des crimes: tuer ses propres enfants, non dans un accès de folie, mais avec la froide détermination d'une femme bafouée et vengeresse, pleinement consciente de la portée de ses actes.

Réalisée en 2009 pour un metteur en scène français, la traduction de Florence Dupont utilise une langue oralisée, actuelle et directe, qui met en évidence le discours féministe d'Euripide (en 431 av. J.-C.!) par la voix de Médée et le chœur des Corinthiennes. La metteuse en scène Caroline Binet, qui se dit fascinée par les chœurs, a réalisé un travail rythmique intéressant, morcelant les phrases et donnant au chœur un caractère polyphonique (un peu de rodage demeure toutefois nécessaire).

Le reste du spectacle s'avère extrêmement décevant, grandiloquent à tendance kitsch (notamment dans les costumes), contrastant avec la modernité de la traduction. Fort mal dirigés, les comédiens adoptent des gestes maniérés et maladroits, prennent des poses, déclament, voire vocifèrent. Violette Chauveau, quittant rarement le registre criard, compose une Médée plus vulgaire qu'imposante, plus hystérique qu'indomptable.

En conséquence, l'émotion est absente, la violence de Médée irrite au lieu de terrifier, et ses crimes affreux laissent indifférent. Plusieurs scènes sont même franchement risibles, notamment le grand monologue où Médée pèse le pour et le contre de sa décision, ainsi que son départ de Corinthe, dans une robe dorée, auréolée de lumière orange et de fumée. Un ratage capable de convaincre un public d'adolescents que le théâtre, "c'est donc plate".

Le sujet a été repris par de nombreux créateurs, en particulier Corneille et le réalisateur Pier Paolo Pasolini dans son film *"Medea"* (1969), avec Maria Callas, Massimo Girotti, Laurent Terzieff, oeuvre touffue, brillante synthèse personnelle, qui faisait du personnage mythologique l'incarnation de

l'amante trahie, le symbole de la femme révoltée devant la lâcheté et le mensonge de l'homme qu'elle aime.

"Les Héraclides"
(-430)

Tragédie

Les enfants d'Héraclès et de Déjanire connaissent différents sorts.

"Hippolyte porte-couronne"
(-428)

Tragédie

Dans un prologue, la déesse Aphrodite vient annoncer qu'elle va se venger du jeune et chaste Hippolyte qui la méprise par son orgueilleuse indifférence et refuse de céder à l'amour, ce qui est pour la déesse de l'amour une offense qu'elle doit châtier. Il réserve en effet ses hommages à Artémis, déesse de la chasse. Phèdre se laisse aller à révéler à sa nourrice son amour pour Hippolyte. Or Thésée, bien qu'absent, est toujours vivant. La nourrice se propose d'aider sa maîtresse à satisfaire cet amour coupable : Phèdre s'y refuse. Malgré cela, sous le sceau du secret, la nourrice dévoile à Hippolyte la passion de sa belle-mère. Le jeune héros s'enfuit, horrifié par la passion que lui voue la reine. Phèdre maudit sa nourrice et, torturée par la honte, se pend.

Alors survient Thésée qui découvre, attachée au cou de sa femme morte, une tablette par laquelle elle accuse calomnieusement Hippolyte d'avoir tenté de lui faire violence. Ce dernier, mis en présence de son père, essaie en vain de se détendre. Thésée le maudit et charge Poséidon de le faire périr : le dieu avait en effet promis d'exaucer trois vœux de Thésée. Un messager survient peu après : il annonce qu'Hippolyte a été traîné par ses chevaux, qu'un monstre sorti de la mer avait épouvantés, et qu'il est mourant. Artémis découvre alors à Thésée la vérité. Hippolyte vient mourir dans les bras de son père et lui pardonne.

Dico des œuvres page 5527 : réconfort. Hippolyte expire alors entre les bras de Thésée, réconcilié avec lui.

Sans aucun doute, cette tragédie qui offre quelques inégalités et qui a été très diversement comprise et jugée, est l'un des chefs-d'œuvre d'Euripide, ainsi que de la poésie et du théâtre de tous les temps. Par leur vérité psychologique, les scènes entre Phèdre et la nourrice forment un ensemble unique. Plus discutables et plus discutées sont la conduite de Phèdre après la révélation de son amour et sa dénonciation calomnieuse. Cependant, le caractère de Phèdre reste une des créations d'Euripide les plus typiques ; en face d'elle, Hippolyte est, dans l'esprit du poète, avant tout l'instrument principal du malheur de Phèdre, causé par sa passion. Mais lui aussi est une victime, et même, dans le mythe, il est la première victime. Le poète, qui ne croyait aux dieux que comme à des symboles mystérieux de la malheureuse condition humaine, a exprimé, en créant ces deux figures de victimes, son sens tragique de la vie avec une profondeur, avec un sens de la fatalité rarement atteints.

Traduction : Les Belles-Lettres, 1927 : Gallimard. 1962.

De l'"*Hippolyte*" d'Euripide dérivent les diverses tragédies intitulées "*Phèdre*" et "*Phèdre et Hippolyte*", qui apparurent dans plusieurs littératures.

Commentaire

Phèdre et Hippolyte sont victimes d'un conflit divin entre Artémis et Aphrodite, où ils ne sont pas pour grand-chose.

La pièce a inspiré "*Phèdre*" de Racine.

"*Andromaque*"
(-426)

Tragédie

ANDROMAQUE. Tragédie du poète tragique grec Euripide (484-406 av. J.-C.). On ignore la date où elle fut écrite, mais elle est sans doute postérieure à 431, année où commença la guerre du Péloponnèse, ce qui explique le ton hostile aux Spartiates dont toute la tragédie est empreinte. La date la plus probable, parmi toutes celles qu'ont proposées les critiques, semble être 423.

L'épouse d'Hector, Andromaque, est confiée comme butin de guerre à Néoptolème, fils d'Achille. L'ayant gardée auprès de lui comme concubine, Néoptolème en a eu un enfant, Molosse, et l'a ensuite emmenée avec lui à Phthie, dont le roi est encore le vieux père d'Achille, Pélée. Cependant Néoptolème s'est marié avec Hermione, princesse spartiate, fille de Ménélas et d'Hélène. De cette union, aucun enfant n'est issu. Remplie de jalousie et d'orgueil humilié, Hermione prétend qu'Andromaque l'a envoûtée et rendue stérile ; en l'absence de Néoptolème (qui s'est rendu à Delphes pour se faire pardonner d'avoir osé demander à Apollon pourquoi il avait tué son père), elle décide de tuer Andromaque et son fils. Mais Andromaque trouve une cachette pour son enfant, et échappe à la mort en se réfugiant dans le temple de Thétis, la nymphe que les Thessaliens vénéraient, à cause de ses noces avec Pélée et de la naissance d'Achille. Tout cela est évoqué, dans le prologue, par Andromaque elle-même. Elle déplore la destinée qui, après l'avoir privée de tout et livrée au fils de l'ennemi et du meurtrier d'Hector, lui impute comme une faute même son malheur. Elle n'aime pas Néoptolème ; dans son cœur elle appartient encore et seulement à Hector. Mais elle sait que si Néoptolème était présent, il éloignerait d'elle et de son enfant la mort qui les menace. En son absence, elle songe à demander secours au vieux Pélée, et envoie en secret une de ses esclaves d'autrefois, maintenant sa camarade de captivité, pour apprendre au vieillard la menace qui plane sur le fils de Néoptolème. Le chœur entre ; il est composé de femmes de Phthie, qui, tout en exprimant leur pitié pour Andromaque, lui conseillent de se soumettre à la volonté de ses maîtres.

Hermione en personne arrive devant le temple de Thétis. Le poète la peint, absolument dépourvue de tout sentiment, animée seulement par un orgueil exaspéré et par le désir d'humilier et de tourmenter la femme qui se dresse devant elle, protégée par la sainteté inviolable du temple. Hermione, en proie à une crise de haine aveugle, essaie de trouver des prétextes de justice, en accusant Andromaque d'immoralité barbare. Andromaque se défend tout d'abord avec calme et fermeté, puis réplique avec vivacité et passion. Le poète n'est pas parvenu à garder à ce personnage douloureux toute sa noblesse tragique. Par son amour du réalisme psychologique, il la ravale, en lui faisant exprimer de menus reproches et de banales sentences sur la bonne conduite d'une épouse. Une dispute s'ensuit ; Hermione s'éloigne après avoir prononcé d'obscures menaces. Elle a trouvé le moyen de pousser Andromaque à sortir du temple ; le père d'Hermione, Ménélas, en cédant aux supplications de sa fille, a retrouvé Molosse ; le voici, poussant l'enfant devant lui. Il affirme qu'il le tuera si Andromaque se refuse à sortir du temple. En vain la pauvre femme essaie de le convaincre que ce crime ne sera utile ni à lui ni à sa fille, parce que Néoptolème répudiera sans aucun doute son épouse, et jamais plus Hermione ne pourra trouver un autre mari. Le cruel et lâche Ménélas insiste. Pour sauver la vie de son enfant, Andromaque sort en pleurant du temple : la voici abîmée de douleur et consentante au sacrifice, comme auréolée d'une grande noblesse tragique. Tout de suite Ménélas déclare que le chantage exercé en la personne de son fils n'a été qu'un moyen trompeur pour la faire céder. Elle sera tuée et Hermione fera ce qu'elle voudra de l'enfant. Andromaque maudit les Spartiates capables de parjures, et condamne les «*doubles amours des hommes*».

La scène suivante, à ce qu'il semble, se déroule devant le palais de Néoptolème. Andromaque enchaînée arrive avec son enfant, suivie par Ménélas. Elle chante un chant funèbre ; que faire ? Elle impose à son fils de supplier le bourreau : «*Ô mon ami, s'écrie Molosse, épargne-moi la mort !*» Ménélas demeure insensible «*comme un rocher dans la mer*». Alors le premier coup de théâtre a lieu

: le vieux Pélée apparaît ; il parle en maître et en juge, il demande à Ménélas des explications. Ce dernier ne parvient pas à se justifier, et doit, en dernier ressort, céder devant l'énergie du vieillard qui ordonne qu'Andromaque et son enfant soient délivrés de leurs chaînes. Ménélas s'éloigne en menaçant de revenir en armes. Euripide a manifestement voulu représenter en Ménélas un des personnages les plus méprisables, cruel sans aucune raison, lâche en face d'un vieillard qui lui résiste.

Cependant Hermione, abandonnée par son père, et craignant la colère de Néoptolème, est en proie au désespoir, et veut se tuer. Un nouveau coup de théâtre vient lui sauver la vie : l'apparition d'Oreste, fils d'Agamemnon, et par conséquent cousin d'Hermione, auquel autrefois Ménélas avait promis la main de sa fille. Oreste, qui a toujours détesté Néoptolème, considère que le moment de sa revanche est venu. Il emmènera Hermione ; celle-ci consent à s'enfuir avec lui. Les derniers mots prononcés par Oreste sont lourds de menace à l'encontre de Néoptolème. Il laisse entendre que le fils d'Achille va mourir à Delphes ; Oreste, en effet, en passant par cet endroit, a déjà suscité contre cet homme l'hostilité populaire. Le chœur pleure maintenant les ruines de la guerre de Troie, engendrées par la faute d'une femme adultère. Lorsque Pélée arrive, le chœur lui raconte qu'Oreste vient de lancer à l'adresse de Néoptolème une menace de mort. Le vieillard ordonne à ses serviteurs de courir immédiatement à Delphes ; mais, hélas, il est trop tard ! Survient un des serviteurs de Néoptolème, qui évoque la fin du héros, tué après une résistance acharnée par les habitants de Delphes, parce que Oreste leur avait fait croire que Néoptolème était venu piller les trésors du temple. Une plainte funèbre est chantée par Pélée et le chœur, sur le cadavre du jeune héros. Mais, pour atténuer peut-être ce terrible malheur, voici que la déesse Thétis apparaît dans le ciel, ordonnant à Pélée de ramener à Delphes le corps de Néoptolème. Elle annonce qu'Andromaque deviendra l'épouse d'Hélénos, et que l'enfant de Néoptolème, Molosse, sera le fondateur de la dynastie des rois de l'Épire. Pélée, de son côté, montera au ciel, où il vivra à côté de la déesse qui daigna être son épouse.

La tragédie est constituée par trois intrigues parfaitement distinctes ; le drame d'Andromaque qui échappe à la mort, celui d'Hermione qui s'enfuit, et enfin celui de Néoptolème absent. Ces trois parties sont reliées entre elles d'une façon trop extérieure. Ce qui fait défaut, ce n'est pas tant l'unité d'action que l'unité poétique ; cette dernière ne parvient jamais à être soutenue par l'intention (évidemment présente à l'esprit du poète) de représenter non seulement le sort d'Andromaque, mais aussi celui de toute la maison de Néoptolème. Tel est le défaut essentiel de ce drame qui a, dans son ensemble (ainsi que le pensèrent les Anciens), une valeur secondaire. Les personnages sont brossés avec ce réalisme psychologique à tendance pessimiste, qui remplaçait chez Euripide l'intérêt pour la signification religieuse et morale du mythe ; mais ses héros sont loin d'être tous campés avec la même noblesse artistique. Il semble que le thème pour lequel se passionne le plus le poète ait été le conflit entre la jalousie et l'orgueil, opposant Andromaque à Hermione, thème d'un réalisme assez terre à terre ; en le développant, Euripide lui-même en souligna sans cesse les rapports avec la réalité quotidienne et humaine, rapports qui l'intéressaient beaucoup plus que le mythe. - Trad. Les Belleslettres, 1927 ; Gallimard, 1962.

Femme de Pyrrhos, Hermione éprouve une vive jalousie pour Andromaque, veuve d'Hector et captive du prince qui lui a donné un fils. Hermione s'apprête à faire périr sa rivale et l'enfant quand l'intervention du vieux Pélée les sauve. Hermione prend la fuite avec Oreste, son premier fiancé, qui a fait tuer Pyrrhos.

- "*Andromaque*", autre tragédie d'Euripide où Andromaque, captive de Néoptolème dont elle a eu un enfant, Molossos, doit le cacher pour le préserver de la méchanceté d'Hermione, qui est devenue la femme de Néoptolème. Mais il est capturé par Ménélas, le père d'Hermione, et Andromaque se rend à leur pouvoir. Ils sont sauvés par l'intervention du sage Pélée, le grand-père de Néoptolème. Oreste, qui a organisé l'assassinat de Néoptolème à Delphes, arrivant inopinément, emmène Hermione, qui lui avait été promise avant que Néoptolème ne la réclame. La mort de Néoptolème est annoncée. Thétis apparaît et arrange les choses. Racine n'allait pouvoir se résoudre à nous présenter, comme

Euripide, une Andromaque qui craint pour le fils qu'elle a eu de Pyrrhus : «*Andromaque ne connaît pas d'autre mari qu'Hector, ni d'autre fils qu'Astyanax. J'ai cru en cela me conformer à l'idée que nous avons maintenant de cette princesse. La plupart de ceux qui ont entendu parler d'Andromaque ne la connaissent guère que pour la veuve d'Hector et la mère d'Astyanax. On ne croit point qu'elle doive aimer ni un autre mari ni un autre fils*». (seconde préface d'«*Andromaque*»). La pièce d'Euripide, qui nest discoureuse, les adversaires s'affrontant dans d'interminables démonstrations oratoires, lui fournit surtout l'idée de la jalousie et des emportements d'Hermione.

“*Hécube*”
(-424)

Tragédie

Hécube, femme de Priam, roi de Troie, a vu périr presque tous ses enfants dans la guerre de Troie avant d'être elle-même conduite en esclavage chez Polymnestor, roi de Thrace. Elle tire vengeance de ce dernier en lui crevant les yeux et en tuant ses fils.

Commentaire

Hécube est restée comme le symbole de la douleur maternelle. La pièce montre les ambitions politiciennes médiocres d'Ulysse.

“*Héraclès furieux*”
(-424)

Tragédie

Descendu aux Enfers, Héraclès en revient pour sauver sa famille menacée de mort par Lykos, tyran de Thèbes. Héraclès tue Lykos, mais aussitôt, saisi de folie, il extermine sa femme et ses enfants. Revenu à la raison, il est sauvé du désespoir par Thésée. Son sanglant délire est le prix qu'il lui a fallu payer aux puissances sauvages qu'il a domptées.

Commentaire

On trouve dans la pièce une classique scène d'«*agôn* » (joute oratoire inspirée de la vie judiciaire) qui est une discussion sophistique sur les qualités guerrières de l'archer ou de l'hoplite.

“*Les suppliantes*”
(-422)

Tragédie

Après l'intervention malheureuse des Argiens tombés devant Thèbes pour soutenir Polynice, fils d'Œdipe, les mères des combattants viennent supplier les Athéniens pour qu'ils obtiennent des Thébains qu'on leur rende les corps de leurs fils. Thésée prend leur défense, triomphe des Thébains et rend les honneurs funèbres aux héros d'Argos.

Commentaire

C'est une fable lyrique qui décrit les incertitudes d'Argos accordant sa protection aux Danaïdes. On y trouve une classique scène d'« agôn » (joute oratoire inspirée de la vie judiciaire) qui est un débat sur la démocratie.

"Ion"
(-418)

Tragédie

Fils d'Apollon et de Créüse, il est déposé par elle dans une corbeille. Elle épouse plus tard Xouthos, mais leur union reste stérile. Sur le conseil de l'oracle de Delphes, ils adoptent alors l'enfant qui se trouvait dans le temple d'Apollon et qu'elle finit par reconnaître en voyant la corbeille conservée par la prêtresse.

Commentaire

La pièce offre une intrigue à rebondissements, avec scènes de reconnaissance et interventions divines « apo méchanès ».

"Les Troyennes"
(-415)

Tragédie

Dans Troie qui vient d'être prise par les Grecs et devant Hécube, veuve de Priam, apparaissent, en une suite de tableaux pathétiques : Cassandra, captive promise à Agamemnon et qui prédit le châtement de son vainqueur ; Andromaque, veuve d'Hector, qui essaie vainement de sauver son fils, Astyanax ; Hélène, qui tente de reconquérir l'amour de Ménélas. Mais c'est surtout la figure d'Hécube, aïeule douloureuse, tour à tour prostrée et déchaînée, qui domine le drame. Avant d'être elle-même emmenée en captivité, elle rend les honneurs funèbres à son petit-fils, Astyanax, maudissant l'aveugle barbarie des dieux.

Fasciné par Les Troyennes depuis plusieurs années, le jeune metteur en scène Louis-Karl Tremblay en présente l'adaptation de Jean-Paul Sartre au Bain Saint-Michel. Entrevue.

Il a ce petit air ténébreux et ce visage angélique, ce flegme qui ne laisse pas douter de son grand sérieux. Récemment diplômé de l'UQAM, Louis-Karl Tremblay est fier de s'attaquer aux Troyennes pour sa première mise en scène professionnelle. C'est une oeuvre qu'il ausculte et interroge sans cesse. D'abord présentée en production étudiante, il l'a retravaillée sous forme de happenings sporadiques. "L'idée de Point d'Orgue, notre compagnie, c'est d'explorer un texte et ses enjeux dans différentes petites productions avant d'en faire un spectacle final, d'en aborder plusieurs facettes, d'identifier différents thèmes, de prendre successivement les chemins de l'image, du corps, de la parole. Après ce processus, je sens bien que les actrices maîtrisent l'oeuvre et en saisissent les nombreuses couches de sens - l'analyse du texte s'est faite d'elle-même par le corps."

Le corps, voilà bien ce qui intéresse Tremblay. Pour fuir l'aridité des Troyennes, ces femmes abandonnées, désespérées et plaintives, il a voulu un jeu ancré dans l'action. "On peut être très résistant à la pièce, il ne s'y passe pas grand-chose. Ce sont des femmes dévastées par la victoire des Grecs sur les Troyens et la perte de leurs hommes; la partition est constituée d'une suite de longues plaintes. Mais je pense que c'est précisément ça qui m'intéresse, j'y vois un défi. Il faut y créer de l'action, y dénicher du mouvement. Je m'attarde au choeur, que je voulais le plus physique possible."

Dans le creuset de l'ancienne piscine du Bain Saint-Michel, un lieu de circonstance, la choralité retentira dans la langue de Sartre, "directe et dénuée des références à la mythologie qui parsemaient le texte d'Euripide". "Le texte est aussi fortement narratif et poétique, ajoute Tremblay, mais il est très dirigé, très clair."

N'empêche, c'est le thème de la survie et de la préservation d'une culture fragilisée qui interpelle le jeune homme. "Les Troyennes, avant tout, cherchent à préserver leur identité et s'inquiètent de la survie de la race. Sartre les avait resituées dans le contexte de la guerre d'Algérie, ce qui ne me paraissait pas très pertinent à Montréal en 2009. S'il faut voir une prise de position sur le Québec dans ma mise en scène, elle se trouve dans la langue de l'ennemi, qui n'est pas grec mais anglais. C'est peut-être un peu grossier dit comme ça, mais ce n'est pas pour raconter que nos ennemis sont les Canadiens anglais. Je ne veux pas faire un spectacle nationaliste, mais peut-être un spectacle sur la langue et l'identité, des sujets d'actualité qui me préoccupent."

Au centre de sa distribution de jeunes comédiennes, il a voulu un pilier, une actrice phare. Pour le rôle d'Hécube, la reine, la chef du clan, il a sollicité, par "pure audace", la grande Catherine Bégin. "Diriger Catherine, pour moi, c'était un fantasme. Je suis heureux qu'elle ait accepté, parce que c'est elle qui tient tous les morceaux en place, j'avais besoin de sa solidité et de son expérience. Elle est incroyable, passionnée, généreuse, et traite tout le monde comme son égal. C'est merveilleux."

Pour son premier spectacle intitulé Les Troyennes, le Théâtre Point d'Orgue propose une tragédie d'Euripide adaptée par Sartre, avec 21 comédiens. Comme quoi on peut être jeune et voir grand!

Écrites en 415 av. J.-C. par Euripide et revisitées en 1965 par Jean-Paul Sartre, Les Troyennes mettent en scène un groupe de femmes sur le point d'être réduites en esclavage après la victoire des Grecs sur les Troyens. Aujourd'hui, alors que les guerres laissent encore bien des veuves éplorées à la merci des soldats, le propos de la pièce n'a rien perdu de son actualité.

La difficulté de ce texte est qu'il est presque exclusivement fait de lamentations, celles de femmes désespérées qui viennent de voir leur peuple anéanti. Ajoutons à cela le contexte mythologique parfois touffu, et le risque de perdre le spectateur en route est élevé. Louis-Karl Tremblay évite toutefois élégamment cet écueil en introduisant beaucoup d'action dans sa mise en scène et en misant sur un jeu très physique. Le recours au Bain Saint-Michel comme lieu de spectacle s'avère une très bonne initiative, les murs de la piscine représentant les murailles de Troie, qui de défense devinrent prison. L'eau qui en emplit le fond apporte une grande tension dramatique: trempées, leurs vêtements leur collant à la peau, les Troyennes nous apparaissent dans toute leur détresse et leur vulnérabilité. Quant au bruit de l'eau, il exprime l'horreur aussi bien que le feraient des cris.

Les jeunes comédiens s'acquittent très bien de leur tâche, notamment les Troyennes, qui ne sont nullement éclipsées par la présence de Catherine Bégin, tête d'affiche de la pièce. Plusieurs moments sont empreints d'une grande émotion - notamment la scène où elles disent leur désespoir dans des langues différentes, exprimant ainsi l'universalité de la souffrance engendrée par la guerre. Le chœur, de par sa taille, a un fort impact.

Ce qui est moins heureux, c'est cette idée qu'a eue Tremblay de faire parler les Grecs en anglais. S'il souhaitait par là faire une référence à l'identité québécoise menacée, c'est un pétard mouillé. À vrai dire, on y voit plutôt une référence agaçante à l'impérialisme américain, ce qui détourne notre attention du drame et en réduit la portée (sans parler des pauvres spectateurs qui ne maîtrisent pas forcément l'anglais). Mais malgré cette maladresse, ce premier spectacle fait du Théâtre Point d'Orgue une compagnie à surveiller, capable de choix audacieux.

Commentaire

Dans cette oeuvre, puissant réquisitoire contre la guerre, les personnages se dégagent du mythe pour entrer dans la tragédie d'une réalité tout humaine. On y trouve une classique scène d'« agôn » (joute oratoire inspirée de la vie judiciaire) : le « procès » d'Hélène. Imitée par Sénèque, la tragédie d'Euripide a inspiré Racine pour "Andromaque".

En 1971, la tragédie a été adaptée au cinéma par Michel Cacoyannis.

“Iphigénie en Tauride”
(-414)

Tragédie

Dico des œuvres page 3665

Après un chant du chœur survient un messager (ceci est certainement un fragment ajouté) qui narre le prodige qui s'est accompli au moment de l'immolation. Alors que le coup fatal allait être porté à la victime, celle-ci a disparu et l'on a vu une biche à sa place. La déesse Artémis a voulu sauver l'héroïque jeune fille.

Euripide a réussi une description très vivante de l'ancien rite barbare du sacrifice humain offert en holocauste. Il envisagea tout autrement que ses prédécesseurs la question de savoir comment la divinité pouvait désirer pareil sacrifice. Était-il possible de pénétrer le mystère de la volonté divine? S'il n'exprima pas toute sa pensée, il apparaît pourtant nettement que, pour lui, seules de troubles superstitions au service d'égoïsmes brutaux avaient pu rendre possibles ces rites sanglants. Mais, ayant accepté ce fait comme une conséquence naturelle de la perversité et de la misère humaines, il en montra les réactions sur la sensibilité de ses personnages si vivants et attachants : Agamemnon, Ménélas, Achille, Clytemnestre, et surtout Iphigénie. En cette dernière, le thème, cher à Euripide, de l'héroïsme juvénile contrastant avec un monde de faiblesse et de vilénie fut développé avec une poésie profonde. Avec sa dernière tragédie, Euripide retrouva dans toute sa pureté l'inspiration qui lui avait fait créer la figure d'Alceste.

Traductions : Garnier, 1935 ; Gallimard, 1962 ; Les Belles Lettres, 1983 ; Minuit, 1990.

Dans le prologue, Iphigénie raconte les faits antérieurs au drame : alors que la flotte grecque était retenue en Aulide, faute de vent favorable, Iphigénie a été appelée auprès de son père, Agamemnon, sous le prétexte qu'elle doit épouser Achille, mais, en réalité, pour être immolée à la sanglante déesse Artémis, qui exige ce tribut pour libérer la flotte. La jeune fille était déjà couchée sur l'autel quand, prise de pitié, la déesse l'a soustraite au coup fatal en lui substituant une biche et l'a transportée en Tauride (Crimée). Là, devenue prêtresse d'Artémis, elle préside aux rites cruels des sacrifices humains qu'ordonne le roi Thoas : tout Grec surpris sur cette terre doit être immolé à la déesse.

Et, maintenant, devant l'autel sanglant, elle raconte la nouvelle douleur qui l'accable. Elle a fait un songe : il lui a semblé que, tout en pleurs, elle touchait, de son couteau de sacrifice, la tête d'un jeune homme en qui elle croit reconnaître son frère Oreste, encore tout enfant lorsqu'elle fut séparée de lui. Interprétant mal ce songe prophétique, elle conclut à la mort de son frère. Voulant faire des libations à sa mémoire, elle s'éloigne pour se rendre au temple.

Cependant, Oreste apparaît, accompagné de Pylade. Sans cesse persécuté, depuis le meurtre de sa mère, par une horde d'Érinyes, il a reçu d'Apollon l'ordre de s'emparer de l'antique idole d'Artémis en Tauride et de la transporter dans l'Attique : ce n'est qu'à cette condition qu'il pourra être libéré de celles qui le tourmentent. Arrivé au seuil du temple et devant l'autel couvert de sang, il perd courage et veut s'enfuir ; mais Pylade le reconforte et tous deux s'éloignent.

Est entré, en même temps qu'Iphigénie, le chœur composé d'esclaves grecques. Elles se lamentent ensemble sur les malheurs des Atrides auxquels s'ajoute, s'il faut en croire le songe, la mort d'Oreste. Iphigénie vient d'apprendre d'un berger que deux Grecs sont arrivés et que le roi Thoas s'en est emparé afin qu'ils soient immolés par elle. Le berger ne connaît que le nom de Pylade pour l'avoir entendu prononcer par l'autre étranger, et il a été témoin de l'affreux accès de folie dont ce dernier a été saisi, accès causé, sans que nul ne le sache, par les Érinyes qui le poursuivent. À ce récit, des sentiments divers envahissent l'âme d'Iphigénie : sentiment de vengeance contre les Grecs, qui lui fait désirer cruellement le sacrifice des deux jeunes gens ; mais, en même temps, répugnance de plus en plus vive pour l'office de bourreau que le rite de Thoas lui impose.

Mise en présence des deux jeunes gens, elle se sent saisie d'une pitié mystérieuse qui la pousse à leur demander qui sont leurs parents et s'ils ont une sœur. Le souvenir d'Oreste, qu'elle croit mort, guide son âme et lui interdit la cruauté. Oreste ne répond pas à ses questions et tait son nom ; il déclare seulement qu'ils sont tous deux d'Argos, mais nullement frères. Puis, tout en s'étonnant de l'anxiété avec laquelle elle s'informe de la Grèce, il répond à ses questions concernant Argos et la maison d'Agamemnon. Elle connaît maintenant toutes les terribles aventures de sa famille et se réjouit de savoir qu'Oreste est vivant, contrairement à son rêve. Béni soit le sort qui lui a envoyé ces deux étrangers, car elle se servira d'eux pour envoyer de ses nouvelles aux siens !

Elle offre donc la vie sauve à Oreste s'il promet de porter une lettre d'elle à Argos. Oreste refuse pour lui-même : qu'elle sauve plutôt Pylade qui portera la missive. Iphigénie loue sa générosité et lui promet de lui rendre les honneurs funèbres à la place de sa sœur lointaine. Dès son départ, Pylade refuse de laisser Oreste se sacrifier. Mais celui-ci ne se laisse pas ébranler, démontrant combien la mort sera pour lui une délivrance. Pylade se résigne, tout en exhortant encore son compagnon à garder confiance en la promesse d'Apollon : car il doit être sauvé.

Iphigénie reparaît, son message rédigé. Afin que Pylade, en cas de naufrage, puisse en rapporter le contenu, elle le lit à haute voix. Ainsi a lieu la reconnaissance du frère et de la sœur qui s'embrassent en pleurant ; Oreste raconte sa douloureuse histoire, et Iphigénie ne pense plus qu'à le sauver. Elle le supplie de s'enfuir et de la laisser s'offrir elle-même en victime au tyran Thoas. Mais Oreste refuse : de quel prix lui serait la vie s'il ne pouvait emmener sa sœur et en même temps ravir, suivant l'ordre d'Apollon, la statue de la déesse ?

Iphigénie propose un moyen audacieux et sûr de réussir dans ce double projet. Elle dira à Thoas que les deux étrangers, coupables de parricide, doivent être purifiés par la mer avant le sacrifice, et que l'idole de la déesse, souillée par leur contact, doit également passer par la purification. Ainsi tous fuiront sur le navire d'Oreste qui attend, déjà prêt à partir. Le chœur, qui a promis à Iphigénie de ne pas la trahir, exprime sa nostalgie de la terre grecque que la jeune fille va revoir.

La ruse réussit à merveille : Iphigénie sait si bien feindre la haine et l'horreur pour les étrangers que Thoas n'a pas le moindre soupçon, et, admirant la piété et la prudence de la prêtresse, lui donne une escorte pour conduire les deux prisonniers à la mer. Nul ne doit voir le rite s'accomplir, déclare Iphigénie, pas même les soldats ! Peu après surgit un homme de l'escorte ; il raconte à Thoas la fuite d'Oreste accompagné d'Iphigénie et de la statue de la déesse.

Après un certain temps, inquiets du sort d'Iphigénie qui s'était éloignée seule avec les deux étrangers, les serviteurs de Thoas, ayant enfreint les ordres, ont vu le groupe prêt à s'embarquer. Après une brève lutte, les Grecs ont pris le large. Contrariés par des vents défavorables, ils sont encore à la merci de la flotte royale. Thoas, furieux, vient d'ordonner la poursuite lorsque apparaît la déesse Athéna, qui lui commande de ne pas troubler la fuite des Grecs. C'est la volonté des dieux qu'Oreste aille avec Iphigénie fonder à Athènes un temple à la gloire d'Artémis (le temple d'Alaï à la frontière nord de l'Attique), où ils déposeront la statue de la déesse. Thoas doit envoyer en Grèce les femmes esclaves ; il obéit, et le chœur prononce des paroles propitiatoires à l'adresse du voyage libérateur d'Oreste.

Commentaire

Cette tragédie qui, par son côté romanesque, s'apparente beaucoup à "*Hélène*" ne laisse pas néanmoins d'être infiniment plus profonde. Même dans les parties romanesques, Euripide adopta un ton plus sévère qui convient à merveille au caractère d'Iphigénie. Cette figure de jeune fille qu'un mystérieux destin a condamnée à un office cruel et qui, tout en s'y étant endurcie, a gardé le désir de la nostalgie des affections les plus humaines, est, dans sa complexité, une des créations les plus caractéristiques du génie d'Euripide. L'artifice simple et ingénieux par lequel il amena la reconnaissance du frère et de la sœur suscita l'admiration d'Aristote.

Tragédie

Fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, elle parvint, après le meurtre d'Agamemnon, à sauver son jeune frère, Oreste, en l'envoyant en Phocide. Devenue l'esclave d'Égisthe l'usurpateur, elle prépare en secret sa vengeance et l'exécute dès le retour d'Oreste qu'elle assiste dans le double meurtre d'Égisthe et de Clytemnestre. Condamnée à mort par le tribunal de l'Aréopage qu'Athéna a réuni, elle est sauvée par Apollon.

Commentaire

L'épisode se réduit à une histoire de famille dont les membres, n'étant pas poussés par des motifs religieux, laissent injustifiables leur haine et l'horreur des parricides. Électre est déchaînée contre sa mère pour des raisons humaines, mesquines, incommensurablement disproportionnées à la monstruosité de son acte. Puis elle est soudain terrassée par un remords auquel rien ne semblait la préparer. C'est cependant à cette attitude d'horreur devant le sang qu'on doit la partie la plus poétique de la tragédie : l'évocation pleine de déchirement du crime à peine commis. Dans cette habile structure scénique, il introduisit des nouveautés, non seulement dans l'interprétation de la fable et dans les personnages, mais aussi dans les données du fameux récit traditionnel. Les chœurs et les discours sont marqués de nombreux détails poétiques excellents.

"Hélène"
(-412)

Tragédie

Alors que Pâris n'a emmené à Troie qu'un fantôme, la véritable Hélène vit en Égypte à la cour de Protée. Au moment où le fils du roi s'apprête à l'épouser de force, Ménélas survient qui, avec le secours des Dioscures, la ramène en Grèce.

"Les Phéniciennes"
(-410)

Tragédie

Dans l'imminence de l'attaque contre Thèbes menée par l'un des fils d'Oedipe, des messagers apportent la nouvelle du duel entre Étéocle et Polynice où tous deux ont trouvé la mort. Éperdue de douleur après avoir vainement tenté de les réconcilier, Jocaste se suicide. Pour sauver Thèbes, Ménécée, fils de Créon, offre sa vie et meurt à son tour. Tenu pour responsable de tous ces malheurs, condamné à l'exil, Oedipe s'éloigne, guidé par Antigone.

Commentaire

Le sujet était repris d'Eschyle ("*Les sept contre Thèbes*"). Composé de Phéniciennes venues à Thèbes parce que Cadmos, fondateur de la ville, était phénicien, le chœur voit sa fonction réduite à celle d'un intermède. S'apparentant au mélodrame plutôt qu'à la tragédie, l'oeuvre a inspiré "*La thébaïde*" de Racine.

"Oreste"
(-408)

Tragédie

L'assemblée des citoyens d'Argos se réunit, six jours après qu'Oreste ait tué sa mère, Clytemnestre, avec le concours de sa sœur, Électre, et de Pylade, son fidèle ami. Convaincus qu'ils n'ont plus d'avenir, comme fous, bien décidés à ne pas mourir seuls, ils se sont lancés dans une orgie de violence. L'assemblée doit décider de leur condamnation à la mort, sinon à l'exil.

Par ce meurtre, Oreste vengeait son père, le glorieux Agamemnon, assassiné dans un bain de sang, à son retour de la guerre de Troie, par sa femme et l'amant de celle-ci. Depuis son matricide, Oreste est en proie à des accès de démence. Les trois Déesses de la nuit sont envoyées par sa mère qui réclame vengeance. Devenus les parias de la cité, le frère et la soeur fondent leur seul espoir sur l'appui de Ménélas, leur oncle. Il doit beaucoup à Agamemnon qui a passé dix ans à se battre à Troie pour lui ramener sa femme, Hélène.

Sera-t-il fidèle à la mémoire de son frère? Oreste saura-t-il justifier le meurtre de sa mère devant la foule? C'est une lutte sans merci qui se joue, une lutte où vengeance et justice opposent leurs couleurs, parfois si difficiles à distinguer. Comme Oreste rejette sa faute sur Apollon qui lui a ordonné de commettre son crime, cela permet son intervention in extremis pour arranger les choses en appelant à «*la plus belle des déesses : la paix*».

Commentaire

Bien qu'écrite au IV^e siècle avant Jésus-Christ, la triste histoire d'Oreste, telle que l'a racontée Euripide (quand sa pièce commence, l'irréparable est déjà commis, Oreste, le matricide, est poursuivi par les Érinyes ; et il la termine par une apaisante intervention divine), ouvre la voie à des questions d'une cuisante actualité : Qu'est-ce que la justice? La vengeance est-elle un moyen de rétablir la justice? A-t-on le droit de se faire justice soi-même? Le sang doit-il appeler le sang? Les meurtriers méritent-ils la mort? Où s'arrête cette violence sans pareille qu'il y a dans le texte? C'est ce que doit décider la cité d'Argos, en pesant le sort à réserver à Oreste et à Électre, sa rageuse complice.

Oreste constitue une source d'inspiration inépuisable. Ce vilain petit garçon (il a tout au plus vingt ans, il n'était qu'un bébé lorsque la guerre de Troie a commencé) est le personnage le plus complexe et le plus énigmatique de la dramaturgie grecque ancienne : il a égorgé sa mère pour venger son père, mais est-ce un petit chien fou qui a dit oui pour faire plaisir à sa soeur, un être pitoyable et effrayant, ou un jeune gars qui a du cran? est-il justifiable? est-il coupable? est-il démoniaque? il doute lui-même et on peut même se demander s'il n'est pas fou. Devant sa fougue, son énergie, sa violence, il est désolant de constater que, depuis le début des temps, l'être humain est ainsi, et qu'on n'en sortira jamais : la violence appelle la violence, qui appelle la violence, sans fin. Euripide fait intervenir Apollon à la fin, mais pour mieux souligner que les êtres humains disposent de leur libre arbitre. Le mythe d'Oreste est au cœur d'un problème social encore récurrent aujourd'hui : l'enfant matricide ou parricide. Les raisons, qui poussent les jeunes, sacrifiés par leurs aînés, à les tuer ou à se suicider, n'ont toujours pas été percées.

Oreste dit : «*Infortuné ! je vois que mes maux vont encore retomber sur toi.*»

“*Les bacchantes*”

(-405)

Tragédie

Pour l'hostilité dont il a témoigné envers le culte de Dionysos, Penthée, roi de Thèbes, est mis en pièces par les bacchantes, femmes du cortège du dieu.

Commentaire

Animée par le mépris de la religion olympienne au bénéfice de la religion dionysiaque, l'oeuvre traduit un authentique mysticisme et est riche de lyrisme et de tension dramatique.

Elle fut représentée pour la première fois à Dion, à Dion, cité au pied de l'Olympe, en 405, après la mort d'Euripide, par les soins de son fils, Euripide le Jeune.

"Iphigénie en Aulide"

(-405)

Tragédie

La flotte des Achéens est en Aulide devant Eubée, prête à partir pour Troie. Mais les vents s'opposent mystérieusement à la navigation. La cause en est dévoilée par le devin Calchas : la déesse Artémis exige, pour rendre la liberté aux navires, qu'auparavant lui soit sacrifiée la fille d'Agamemnon, Iphigénie.

Ainsi que le roi le raconte lui-même à un vieil esclave, après avoir vainement tenté d'empêcher l'expédition, il a résolu de faire venir sa fille en compagnie de sa mère, Clytemnestre, sous le prétexte de célébrer les noces de la jeune fille avec Achille. Mais, accablé de remords, il est revenu sur sa décision. Dans un autre message à Clytemnestre, il lui dévoile toute la vérité et l'adjure de ne pas venir. Le vieil esclave, chargé du message, doit se porter au devant du char de la reine et lui faire rebrousser chemin.

Cette tentative n'aboutit pas. Ménélas en effet, qui tient avant tout à l'expédition contre Troie, a pu ravir son message au vieil esclave, et, du coup, reproche âprement à son frère sa trahison. Agamemnon s'obstine dans son refus ; Ménélas, déjà, en vient aux menaces, quand survient un messager annonçant que Clytemnestre avec Iphigénie et le petit Oreste viennent d'arriver dans le camp ; tout le peuple les a vus et est en liesse. L'angoisse renaît plus forte dans le cœur d'Agamemnon. Maintenant que toute l'armée a vu Iphigénie, que fera-t-il quand Calchas dévoilera l'ordre de la déesse et qu'Ulysse excitera le peuple contre lui? Accablé d'angoisse, il se résigne à obéir à la déesse : cela, au moment où Ménélas, touché par sa douleur, l'exhorte à renvoyer la jeune fille et à renoncer à l'expédition.

Voici, joyeusement saluées par le chœur, Clytemnestre et Iphigénie. Clytemnestre songe au bonheur nuptial de sa fille ; Iphigénie n'ose parler de mariage, mais se montre très tendre avec son père. À chacune de ses paroles, Agamemnon sent son coeur se déchirer un peu plus. Il congédie sa fille et, s'engageant sur la voie du mensonge avec la résolution des faibles, il apaise l'inquiétude de Clytemnestre au sujet du futur époux de leur fille.

Après que le chœur a chanté l'imminente guerre troyenne, sans faire allusion aux sentiments qui déterminent l'action, Achille apparaît sur le seuil de la tente d'Agamemnon, exigeant un prompt départ pour la guerre. Il se trouve alors en présence de Clytemnestre qui, tout heureuse, le salue comme son futur gendre, à sa grande stupéfaction. Mais le vieil esclave, auquel Agamemnon avait remis le message pour Clytemnestre, a surpris ce colloque. Il dévoile que le mariage est une supercherie pour attirer la jeune fille et la faire périr. Hors d'elle, Clytemnestre conjure Achille de l'aider à empêcher l'horrible méfait. Tout à la fois plein de commisération et offensé dans son honneur par l'abus que l'on a fait de son nom, Achille affirme qu'il défendra la jeune fille, même par la force, si Clytemnestre ne réussit pas à convaincre Agamemnon.

Après une pause durant laquelle, pour faire contraste avec les noces de mort qui sont sur le point d'être célébrées, le récitant rappelle l'union glorieuse de Pélée et de Thétis, dont naquit Achille, Clytemnestre dévoile à sa fille le triste sort qui l'attend. Toutes deux vont tenter de persuader Agamemnon : la mère avec des raisonnements et des menaces, la fille avec l'expression naïve de son attachement à la vie, avec sa tendresse et ses pleurs. Mais, quoique déchiré jusqu'au fond de l'âme, Agamemnon résiste à leurs prières. Il ne peut, affirme-t-il, interrompre maintenant l'expédition destinée à confondre l'insolence de Troyens. S'il le tentait, il provoquerait une révolte sans parvenir à empêcher le sacrifice de sa fille. Iphigénie se lamente à la fois sur son destin et sur la faiblesse infinie des mortels.

Les raisons invoquées par Agamemnon ne sont, hélas ! que trop vraies. Achille annonce que tout le camp, et ses propres Myrmidons eux-mêmes, excités par Ulysse, sont en effervescence, dans la crainte que le sacrifice libérateur ne s'accomplisse pas. Comme il a montré son opposition, peu s'en est fallu qu'il n'ait été lapidé. Quoi qu'il advienne, il se dit prêt à résister comme il l'a promis.

Alors Iphigénie, ayant écouté en silence les paroles d'Achille, comprend que son sacrifice est inéluctable. Elle se déclare prête à mourir. Ni les admonestations d'Achille ni les larmes de sa mère n'ébranlent sa résolution. Elle se prépare au sacrifice, consciente d'agir pour le bien de la Grèce, fière d'être la protectrice de sa cité.

Après un chant du chœur survient un messager qui narre le prodige qui s'est accompli au moment de l'immolation : alors que le coup fatal allait être porté à la victime, celle-ci a disparu et l'on a vu une biche à sa place. La déesse Artémis a voulu sauver l'héroïque jeune fille.

Commentaire

Dans cette tragédie de l'abnégation, qui met en scène le mythe du sacrifice d'Iphigénie, Euripide a élevé une protestation discrète contre le monde anachronique et barbare de la légende, sans toutefois renoncer à une apologie du patriotisme grec, incarné dans Iphigénie. Il a réussi une description très vivante de l'ancien rite barbare du sacrifice humain offert en holocauste. Mais il envisagea tout autrement que ses prédécesseurs la question de savoir comment la divinité pouvait désirer pareil sacrifice. Était-il possible de pénétrer le mystère de la volonté divine? S'il n'exprima pas toute sa pensée, il apparaît pourtant nettement que, pour lui, seules de troubles superstitions au service d'égoïsmes brutaux ont pu rendre possibles ces rites sanglants. Mais, ayant accepté ce fait comme une conséquence naturelle de la perversité et de la misère humaines, il en a montré les réactions sur la sensibilité de ses personnages si vivants et attachants.

Alors que, dans les tragédies antérieures, par exemple "*Agamemnon*" d'Eschyle, il était simplement fait allusion à l'angoisse d'Agamemnon devant le sacrifice imposé, ici la tragédie s'ouvre sur les plaintes déchirantes du malheureux père, et on voit sa médiocre ambition politicienne. Sa discussion avec Ménélas, réaliste, cynique et sentencieuse, est tout à fait dans la manière d'Euripide. Il voit le sacrifice d'Iphigénie comme une façon pour Clytemnestre de manifester sa haine d'Agamemnon.

Le moment où Iphigénie se rend compte que son sacrifice est inéluctable est le plus célèbre, le plus discuté et le plus poétique du drame. En elle, Euripide développe avec une poésie profonde le thème, qui lui est cher, de l'héroïsme juvénile contrastant avec un monde de faiblesse et de vilénie. Dans la peinture de ces mouvements de l'âme, son intuition psychologique aiguë, froide et réaliste, fut particulièrement heureuse.

Ce fut sa dernière œuvre : laissée, croit-on, inachevée (il n'est pas certain que l'épilogue qu'est le discours du messager, les vers 1540 à 1629, soit de lui), elle fut terminée et représentée après sa mort, en 405, par les soins de son fils, Euripide le Jeune.

Au XIXe siècle, le rôle de Clytemnestre fut tenu, entre autres comédiennes, par Mlle Georges.

Est d'une date inconnue le drame satirique "*Le cyclope*" qui est le récit plaisant des aventures d'Ulysse chez le cyclope Polyphème.

Ayant fini par se détacher d'Athènes, Euripide passa les dernières années de sa vie à Pella, à la cour du roi de Macédoine, Archéalos, où il mourut vers 406.

Alors qu'Eschyle et Sophocle étaient ses contemporains, il créa des tragédies différentes des leurs. Il avait, en effet, subi l'influence des philosophes qu'il fréquentait et se montra rationaliste et sceptique. Tout comme ses devanciers, il s'inspira des grands mythes, mais il les jugea, les critiqua, car il refusait de croire que les dieux décident de tout et peut-être ne croyait plus en eux. Ses personnages, comme les gens de sa génération, étaient affranchis des croyances traditionnelles, n'étaient plus soumis à la fatalité inéluctable, mais à la passion sans limites, pour qui le tragique était en eux.

C'étaient des âmes divisées, en proie au doute, sujettes aux faiblesses communes. Substituant à l'émotion sacrée du rituel tragique le pathétique humain, il leur donna un traitement plus psychologique, fut plus attentif à décrire la détresse humaine dans sa vérité et son dépouillement que disposé à célébrer la grandeur tragique des héros légendaires. Il donna la prépondérance aux victimes, aux personnages pathétiques, souvent féminins. Aussi fut-il accusé par ses contemporains de scepticisme, d'irrespect à l'égard des dieux et des héros, d'indifférence pour l'épopée et les mythes héroïques de la Grèce, mais il se trouvait en plein accord avec la pensée profonde des jeunes générations.

S'il joua des émotions populaires simples, il fit également une large place aux débats d'idées. On croit pouvoir discerner dans son œuvre une évolution cohérente depuis les thèmes patriotiques et vigoureusement pro-athéniens des "*Héraclides*" ou des "*Suppliants*" jusqu'au panhellénisme d'"*Iphigénie à Aulis*", contrepoinct du réquisitoire dressé contre les excès de la démagogie. Il dénonça la haine justicière, institua le droit humain, et contredît l'homme de foi qu'était Eschyle.

Concessions au goût du public ou initiatives qui lui étaient propres, les formes théâtrales évoluèrent avec lui. Là où deux personnages suffisaient à Eschyle ("*Les sept contre Thèbes*"), il anima un véritable « plateau » (dans "*Les Phéniciennes*", également consacré à la légende thébaine). Plaçant au premier plan le développement de l'intrigue, il eut le souci d'une action mouvementée, de dialogues et de rebondissements. Les artifices scéniques, les récits de messagers, les rebondissements de l'intrigue se multiplièrent. Le chœur n'eut plus la même raison d'exister, n'eut presque plus qu'un intérêt musical et lyrique. Il sollicita l'émotion des spectateurs par la vue de la souffrance dans des situations paroxystiques : souverains en haillons, princesses captives, enfants royaux massacrés. Il avait l'habitude de conclure grâce à un « deus ex machina ». On a pu dire qu'avec ce dramaturge plus accessible, chez qui c'est à la fois tragique et romanesque, austère et bouffon, la tragédie s'était embourgeoisée. Peut-être même voulut-il y mettre fin. En tout cas, ses innovations l'ont affaibli et, comme cet avant-gardiste n'eut pas véritablement de successeurs, avec lui prit fin la glorieuse histoire de la tragédie grecque.

Médiocrement apprécié de son vivant, il connut une gloire posthume qui s'étendit à tout le monde grec. Et, comme il a fouillé la nature humaine, qu'il a creusé ce qu'est la culpabilité, ce qu'est la folie, ce qu'est la responsabilité, qu'il y a chez lui une violence et une urgence sans pareilles, il est aujourd'hui le tragique grec le plus proche de nous, celui qui est le plus joué.

Euripide fit l'éloge de la démocratie,

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)